

La Vérité
sur la comtesse
Berdaiev

Jean-Marie Rouart
de l'Académie française

La Vérité
sur la comtesse
Berdaïev



© Éditions Gallimard, 2018.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0255-3

ISSN : 2555-2848

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*Il y a plusieurs manières de se tuer :
l'une est d'accepter absurdement de vivre.*

ARAGON

*Il n'y a pas de crime au monde dont
je ne m'estime coupable.*

GOETHE

LES NUITS D'IBIZA

Personne, en voyant la comtesse Berdaiev, ne pouvait se défendre d'une exclamation superlative : « Quelle belle femme ! » On renchérissait souvent en ajoutant : « Comme elle est excitante ! » Et nombre de ceux qui l'observaient, aussi bien hommes que femmes, sentant le feu affluer dans leurs artères, soupiraient : « Je coucherais bien avec elle. » Étrangement, ce n'est pas une remarque que l'on fait à propos de toutes les femmes, même avenantes. On laisserait volontiers la plupart végéter avec leur mari, ou frissonner de cinq à sept avec un vieil amant, ou plus honorablement s'occuper de leurs enfants. Non que beaucoup d'entre elles ne soient pas charmantes, d'une fraîcheur appétissante,

mais elles ne suggèrent pas de manière aussi térébrante l'idée du lit comme la comtesse Berdaiev. En face d'elle, des images affolantes vous assaillaient : des questions rouges touchant au galbe de ses seins, à la pilosité de son sexe, sans compter d'autres interrogations plus intimes encore sur son ardeur au plaisir et le mystère insoupçonné de son étreinte.

Savait-elle à quel point elle était l'objet du désir des hommes ? Comment aurait-elle pu l'ignorer ? Le privilège de plaire, de susciter une ardente convoitise, ne lui apparaissait plus seulement comme un agréable atout mais comme une fatalité. Que de stratagèmes elle devait employer pour écarter ses soupirants, que de manœuvres pour éteindre leurs projets lubriques ! On n'imagine pas les ressources qu'il faut employer pour

convaincre les hommes de cesser leurs avances sans s'en faire des ennemis mortels. Oui, sans les vexer, sans froisser leur amour-propre sexuel, domaine où ils se montrent plus susceptibles qu'un Turc. Il faut beaucoup d'habileté et de savoir-vivre pour refroidir leur fébrile entêtement et faire comprendre courtoisement aux plus empressés de modérer leurs assauts et de rengainer leur organe viril.

Elle s'amusait avec un brin de satisfaction de son habileté à se soustraire aux sollicitations de ses admirateurs. Elle se comparait à un ministre des Affaires étrangères qui doit sans cesse composer avec les directives du gouvernement, les exigences des chancelleries, l'opinion publique, en évitant l'écueil des drames, des ruptures tumultueuses et avant tout le scandale. Sa dextérité

lui procurait une sorte de griserie. Mais elle n'ignorait pas, elle en avait une conscience aiguë, que le capital dont elle disposait, qui lui procurait tant de dividendes, était fragile : sa beauté. Aussi fragile que l'emprunt russe, la fidélité en amour, que l'amour lui-même, que la vie ! Surtout, il fallait, dans les emportements amoureux, éviter les faux pas. Elle savait combien les femmes les paient cher. La vie, si clémente aux hommes, ne leur pardonne rien.

Son visage très doux, semblable à celui de la *Vierge à l'Enfant* de Botticelli, éclairé par des cheveux blonds, faisait contraste avec l'éclat mutin de ses yeux marron, pailletés d'or, et sa bouche sensuelle. Ce visage d'ange – tant la lubricité plonge ses racines dans des territoires obscurs – inspirait moins un sentiment chaste qu'un désir sauvage

de profanation. Son regard en avait fait chavirer plus d'un car il exprimait, chose rare, la fantaisie d'un esprit libre, anticonformiste, dans une enveloppe sociale du meilleur ton qui ne la brimait pas. Plus encore que de dénuder son corps, on avait envie de déshabiller son maintien aristocratique et, sous les dehors de la plus parfaite courtoisie, cette arrogance souveraine qu'on rêvait d'humilier. Bien sûr, comme toutes les jolies femmes, elle était l'objet de la malveillance. Un mot avait couru sur elle qu'elle toisait avec un superbe dédain : « C'est l'Anna Karénine de la dépravation. » Mais on sait ce que valent les ragots infamants colportés par un amant congédié.

Elle avait une règle d'or, presque un axiome de philosophie, qu'elle tenait de sa mère, l'immarcescible et redoutable princesse Oborov, qui la lui répétait de

sa voix rauque, à la diction parfaite, qui bousculait les *r* dans sa gorge comme le Dniepr en crue roule les cailloux sur ses berges : « En toutes circonstances, il faut savoir rester honorable. » Et sa mère lui répétait cet apophtegme tantôt en russe, tantôt en allemand ou en anglais, comme pour ancrer en elle l'universalité de ce principe qui permettait d'affronter toutes les circonstances, des plus plaisantes aux plus scabreuses.

2

Le magnifique appartement aux fenêtres ouvertes sur le parc Monceau sentait la citronnelle, la vanille et le parquet ciré. Après avoir inspecté l'ordonnance de la salle à manger Empire, où la table

était mise, et celle de l'opulent salon où brillèrent les dorures des meubles Boulle, veillant à ce que les fleurs soient artistiquement placées, les vases bien à leur place, la comtesse Maria Berdaiev s'installa toujours très droite devant le bureau Mazarin qui étincelait de toute sa marqueterie. Elle se plaisait dans cette pièce qui était à la fois son bureau et son boudoir pour les mêmes raisons qu'elle aimait ce vaste appartement de la rue Murillo, tellement chic, tellement bon genre. Elle ne se défendait pas de son penchant pour le clinquant, les meubles signés par les plus grands ébénistes, pour les lourdes tentures, les somptueux brocarts. Elle menait une guerre impitoyable au riquiqui, à la vulgarité, à la négligence et au désordre.

Sur les murs tendus de toiles de Jouy, en dehors des portraits assez

conventionnels de Mignard et de l'école de Gérard, les tableaux ne se signalaient pas par leur qualité : c'étaient des huiles d'une honnête médiocrité dues au mièvre pinceau de Jean-Gabriel Domergue, de Lorjou, et de Van Dongen. S'y mêlaient des pastels tout aussi fades et sucrés qui, eux, avaient l'avantage de représenter des personnalités connues : on reconnaissait Edgar Faure, la pipe au bec, le marquis de Cuevas, le prince Philip d'Édimbourg toutes médailles dehors, Maurice Druon arborant sa canne à pommeau d'argent, Mimi d'Arenberg, lord Shelbourne, Danielle Darrieux, le professeur et académicien Henri Mondor, dont le crâne chauve semblait méditer les arcanes mallarméens dont il était l'inlassable exégète. Ces œuvres valaient surtout par une signature qui à Paris, à Genève, à Londres et à Bruxelles, était